

## My Own Private Texas

par Jean Lévesque

C'est un peu par accident que ma route m'a conduit au Texas. À vrai dire, ce sont plus les aléas du marché de l'emploi universitaire qui m'y ont amené qu'un véritable accident de parcours. Quand j'ai terminé ma thèse, le nombre de postes dans ma discipline étant relativement limité cette année-là — comme ce fut le cas presque chaque année par la suite — il fallut bien me résigner à prendre tout ce qui pouvait passer ou attendre de tenter ma chance l'année suivante ou encore demeurer dans la précarité. Le marché américain étant relativement ouvert, je n'avais pas moins de chances que les autres candidats, mais c'est néanmoins à ma grande surprise que je reçus une invitation à me rendre à une entrevue finale « sur le campus » à la fin du mois de janvier, suivie d'une offre d'emploi environ une semaine plus tard. Le tout a bien commencé, mes liens avec le Texas et l'institution qui allait m'employer ayant été pimentés d'épisodes assez surprenants, comme celui de ma première arrivée à l'aéroport, où on m'attendait en décapotable en plein mois de janvier, et, plus tard dans l'été, l'étonnement de cet agent de bord de la compagnie aérienne qui allait m'y emmener « définitivement », avec femme et enfant, qui m'a demandé si je voulais *vraiment* aller y vivre.

Mon Texas à moi, c'est l'ouest de l'État, un peu à mi-chemin entre le Nouveau-Mexique et Dallas (le centre). Une plaine sans fin et, à première vue, sans grand intérêt, qu'on désigne localement comme les plaines du Sud, pour en souligner l'appartenance à la grande plaine de l'Ouest américain qui s'étend aussi loin vers le sud. Pour paraphraser Truman Capote qui commençait presque son *In Cold Blood* en disant que l'ouest du Kansas était simplement désigné par les habitants

des autres régions du Kansas comme étant cet « *out there* », l'ouest du Texas est vu par les Texans comme cette région où « *all the freaks live* », ce qui est aussi peu rassurant que faux. Lubbock, ma ville d'attache avec plus de 200 000 habitants, est située en plein centre du Texas occidental, et peut se targuer du titre de capitale du coton dans l'ouest des États-Unis. Elle ne recèle pas d'autres trésors, à part peut-être les musiciens comme Buddy Holly, la soliste des Dixie Chicks, les Flatlanders et le chanteur country Waylon Jennings, qui vient de la région environnante. Culturellement donc la ville est plus dynamique que ne le laisse croire le sentiment de désolation qui frappe n'importe quel étranger, ou n'importe quel Américain venant d'ailleurs, lorsqu'il y arrive pour la première fois. La musique a certainement pour attribut de meubler le vide qui règne à Lubbock.

Venant d'une région limitrophe du nord-ouest du Texas, l'écrivain et scénariste Larry McMurtry écrivait que les États du sud comme l'Alabama et le Mississippi lui semblaient vivre dans le passé ; des endroits de gloire perdue, d'amertume et de mégalomanie, encore marqués sur le plan spirituel par la défaite de la Guerre civile. En un mot, ils ne vivent que dans le passé alors que sa région du Texas vit toute dans le présent. McMurtry a sans doute raison. Il n'y a pas de passé visible au Texas, à part les quelques ruines de la guerre d'indépendance contre le Mexique et les antiquaires qui vendent des enseignes de Coca-Cola et des 33 tours. Tout est présent. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Lubbock ne comptait qu'une poignée d'habitants, tous sûrement très heureux de pouvoir vivre sans la peur constante des incursions des Comanches, à peine chassés de la région pour disparaître de la vie quotidienne à jamais. Il n'y a rien qui rappelle leur ancienne présence, ils ont été comme emportés par une tempête de poussière. Avec un peu d'effort, on peut encore discerner le centre typique d'une ville du Far West ; il évoque la vie d'une ville de frontière. Cependant, plusieurs des bâtiments qui animaient la ville ont été détruits par un ouragan au début des

années 1970 et ont été reconstruits dans la périphérie de la ville dont l'étalement n'a rien pour recréer une vie sociale un tant soit peu intense. Le cachet d'une ville du Far West a laissé place à la culture d'une ville américaine moyenne. Du passé de cette ville, il ne reste rien. Elle est toute projetée dans son présent.

Cette région est la première productrice de coton au monde, en superficie cultivée comme en production. À première vue, nul n'aurait dû avoir la folie d'implanter la culture du coton dans cette région : l'eau est rare, très rare même, et le coton peut engloutir des réserves d'eau immenses. Une année de 12 pouces de pluie est une manne pour les fermiers, leurs comptes d'eau s'en voyant amincis significativement. La poussière là-bas est comme la neige ici, à cette différence que la neige fond en eau alors que la poussière reste poussière. Le nouvel arrivant comme moi, venant de régions plus humides, peut y développer la peur de mourir de soif un jour et prend conscience de la fragilité de son existence. Le pire, c'est que chez certains, cette peur peut se transformer en désir irrésistible de partir. J'ai connu des gens chez qui ça a duré plus de 20 ans.

Le paysage n'aide pas non plus. On a beaucoup de mal à se représenter la plaine infinie, à perte de vue, et le ciel bleu qui vous écrase par son omnipotence. Il y a des blagues sur la Saskatchewan qui essaient de nous faire croire qu'on peut s'y endormir au volant et reprendre la route toujours sur la voie. Je ne saurais dire si c'est la démesure du Texas, mais il me semble que c'est pire là-bas. « *La terre est si plate qu'on peut regarder son chien s'enfuir trois jours durant* », disent les locaux. Un sens de l'humour assez surprenant, dénotant une capacité d'autodérision assez rare en Amérique. On passe trois heures sur l'autoroute sans que rien ne change. Les petites villes se suivent, assez espacées pour nous faire comprendre l'isolement assez complet des premiers arrivants dans ces contrées. Autour de Lubbock, on retrouve de petites agglomérations qui ont fait partie du tristement célèbre « *Dust*

*Bowl* » durant la Dépression, et où l'expression « *dirt poor* » prend tout son sens.

La faune y est pauvre : des chiens de prairie, des « jack rabbits » qui servent de cibles mouvantes aux apprentis tireurs du dimanche et l'ombre des bisons qui venaient jadis brouter l'ombre d'une herbe (*buffalo grass*) aujourd'hui disparue. Et puis il y a le vent qui souffle, surtout durant la saison d'hiver, pour donner des tempêtes de poussière à faire peur, mais c'est bien peu à côté du soleil, qui vous martèle 325 jours en moyenne par année. En moyenne, cela fait un peu plus de 2 jours de répit par mois. J'ai eu peu de mal à croire ce que disaient les locaux au sujet de la claustrophobie des gens de la plaine. Arrivés dans la grande ville, ils sont pris de panique à la seule vue des gratte-ciel. La réaction inverse est tout aussi vraie. Pour les arrivants habitués à un climat tempéré, c'est totalement écrasant. Et le paysage fait en sorte que vous y êtes perdus, sans repère. Ce soleil brûle tout sur son passage, il rend l'herbe jaune dès le mois de juillet et transforme quotidiennement votre voiture en four à pain, et ça, si elle est de couleur claire...

Avant de partir pour Lubbock, je savais bien que je m'en allais en pleine « Bible Belt » dont je n'avais d'ailleurs qu'une image assez floue, et une compréhension assez superficielle. En ces lieux, on n'arrive pas à compter les églises baptistes, méthodistes, évangélistes, et le nombre de voitures à ces mêmes églises le dimanche matin. Malgré tout le mal qu'on pourrait dire du conservatisme religieux américain en général, et de ce mouvement dans le Sud en particulier, on ne peut que constater que la religion y est plus qu'une simple religion ; elle joue un rôle important dans l'organisation de la vie sociale et ce, même dans une ville de quelques centaines de milliers d'habitants. En principe, il y a d'autres institutions pour tisser le lien social, mais dans cette région, comme dans plusieurs autres j'en suis convaincu, les églises tiennent lieu de club social, organisent des concerts même assez pro-

fanés dans leur contenu, s'occupent de camps de vacances, de garderies, d'œuvres de charité, et j'en passe. Sans elles, l'isolement ferait sans doute plus de ravages encore. Et c'est sans doute à cause de cet isolement des premiers colons que la religion a pris une place si importante. La concurrence entre les églises est difficilement perceptible, à part à la télé où les prédicateurs ne ménagent pas leurs efforts pour attirer l'attention des quelques brebis restantes. La vraie concurrence est entre la messe du dimanche matin et celle du dimanche après-midi : le football universitaire, qui attire toute la ville en un temple unique. Ne pas y participer est un peu se condamner à subir l'ostracisme de son milieu. Refuser des billets qu'on vous offre pour un match de football est un peu comme refuser de boire après un toast en Russie : un faux-pas culturel.

Là où le bât blesse, c'est dans la fusion assez perverse de la religion d'obéissance conservatrice et du patriotisme bête et méchant. De toutes les analyses faites de la réaction conservatrice actuelle, les seules vraiment convaincantes me semblent celles qui font de la vague républicaine un phénomène culturel plus que politique. En fait, en associant les démocrates à une élite étrangère et sourde aux « vrais » intérêts du peuple américain, les républicains ont réussi l'exploit d'ancrer leur discours aux institutions sociales de l'Amérique moyenne. Oublions la politique d'intérêt, oublions les désastres de la politique de Bush. Je parierais sans crainte que la culture conservatrice ne s'érodera que très lentement, parce qu'elle s'est tissée à même les préjugés et la réalité de cette Amérique profonde.

Lubbock est d'abord une ville universitaire, pas tout à fait une « *college town* » avec la moitié de sa population composée d'étudiants, mais une ville où l'université occupe une fonction importante. Vous êtes prof, donc vous êtes quelqu'un. Être prof est aussi une des seules explications plausibles de l'origine un peu étrange de certains habitants de la ville. On

peut faire son épicerie et y reconnaître un prof de mathématique originaire de Leningrad, ou un prof d'informatique né à Bombay. Plusieurs professeurs y passent des années sans vraiment s'y faire. Ils n'y viennent que pour repartir, mais souvent le départ se laisse désirer assez longtemps. Leur lot n'a rien de vraiment original, c'est celui de milliers de professeurs de petites villes de province, ou de régions jugées peu attrayantes comme l'ouest du Texas, le sud de l'Oklahoma ou le centre de l'Arkansas. Eux viennent des bonnes écoles du Nord-Est, du Midwest ou de la Californie et y sont un peu des éternels étrangers qui, à peine revenus d'un voyage ou d'un colloque, planifient déjà le prochain.

Les étudiants y sont différents des autres étudiants américains ; ils se distinguent en ce sens qu'ils circulent en fourgonnette (*pick-up truck*), alors qu'ailleurs c'est en Civic ou en Beetle. Certains ont l'accent local qui sonne comme une corde de guitare. Ils sont convaincus qu'on recrute les professeurs étrangers, comme moi, un peu comme on le fait avec des joueurs de football, ce qui n'est pas entièrement faux à prime abord. *Mutatis mutandis*, le nombre d'articles remplace le tour des biceps et le compte y est presque. Le système américain étant ce qu'il est, on retrouve en général des étudiants du même calibre dans une même université, parce qu'il y a compétition entre les universités comme entre les étudiants. Vous atterrissez en général là où vos notes et votre portemonnaie vous le permettent. Les brillants se retrouvent entourés de brillants, les médiocres au sein de classes médiocres, ce qui est un peu déroutant pour les enseignants. Comme la société d'où ils viennent, ils sont très polis et s'adressent à leurs enseignants par leur titre universitaire. Comme leur environnement immédiat, ils sont en général religieux, mais assez discrets sur cette question à moins qu'un enseignant mal intentionné ne tente de les provoquer. Comme leurs parents, ils se marient assez jeunes et sont conservateurs sur le plan social et, selon toute vraisemblance, sur le plan politique. Comme la plupart des Américains

moyens, ils sont déroutés autant qu'ils se méfient de la plupart des « ismes » qu'ils découvrent sur les bancs de l'université. En fait, j'étais une énigme pour eux, autant qu'ils l'étaient pour moi.

Avant d'aller au Texas pour y vivre, des Américains du nord m'avaient un peu prévenu contre ce qu'on pourrait appeler « la politesse dissimulée des gens du Sud » qui ne serait, dit-on, qu'un paravent pour remercier leurs compatriotes du nord de la marche vers la mer du général Sherman et des *carpetbaggers* de l'après-guerre civile. Un proche d'origine américaine m'avait aussi prévenu de ne pas émettre trop fort quelque opinion que ce soit à gauche du centre politique, de peur de me faire lapider sur la place publique. La politesse du Sud n'est pas fausse, et la voir ainsi serait une des pires insultes qu'on puisse leur faire. Comparés à leurs compatriotes du Nord, parfois un peu raides, les Américains du sud ne font montre que de ce qu'ils considèrent comme un comportement décent. Le rythme de la vie sociale y est assez lent, à cause peut-être de la chaleur et de l'isolement des premiers pionniers qui devaient considérer comme un événement sortant de l'ordinaire un simple bavardage avec leurs voisins. Ici, on prend le temps de vous servir ou on ne le fait pas, il n'y a pas de raccourci. Malgré les différences culturelles assez importantes, les gens du Texas que je connais prennent le temps de vous écouter, même si ce que vous leur dites peut être aux antipodes de leur propre opinion. Encore une fois, vous écoutent-ils pour mieux vous maudire après ? J'en serais étonné. J'ai toujours eu l'impression qu'ils considéraient toute opinion hétérodoxe comme le signe d'une absence : il vous a sûrement manqué quelque chose dans votre enfance, ou vous n'avez pas encore rencontré le prédicateur qui vous mettra sur le droit chemin. Car le relativisme est assez étranger à ces gens-là : il n'y a qu'une vérité comme il n'y avait qu'une façon de survivre chez les pionniers. L'histoire, à prime abord assez absente, finit toujours par se pointer dès qu'on s'y penche sérieusement.

Les Texans ont certainement un charme un peu exotique. Après tout, ils ont une des identités les plus fortes qu'on puisse retrouver aux États-Unis, après les New-Yorkais et les Californiens. Mais il me semble que le Texas est quelque part un mythe. Un mythe de sa propre puissance, de sa propre démesure et de son arrogance. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si le récit de leur propre indépendance est tout marqué d'insolence : des colons blancs des États du sud s'installent en territoire mexicain pour ensuite faire un pied de nez à son gouvernement et lui arracher sa liberté *manu militari*. La manne pétrolière est déjà l'ombre de ce qu'elle a été. Dans cet état, les gens aiment toujours consommer « gros » et étaler leur richesse, même si une récession pourrait les faire tomber de leur piédestal consumériste. La pauvreté, rurale surtout, y est assez abjecte et de plus en plus visible à n'importe qui se donne la peine de regarder. Un mythe qu'ils projettent aussi sur leurs voisins immédiats, et puis sur le reste du pays. Mais qui dit mythe dit récit et lectures possibles à l'infini. J'ai déjà pu lire sur un autocollant de pare-chocs au Nouveau-Mexique : « *Si Dieu avait voulu que les Texans fassent du ski, il leur aurait donné des montagnes !* »

Mon Texas à moi est un peu différent. C'est plutôt un monde de gens affables, gentils et bornés qui m'ont accueilli sans vraiment croire que j'allais y rester. Pourtant, avoir vécu un an au Texas est presque comme y avoir vécu toute une vie. Tout y est démesure, comme la plaine infinie et le ciel majestueux. Mais un jour viendra où le coton cessera de pousser parce qu'il n'y aura plus d'eau à pomper. Ce jour-là, les bisons pourront revenir et l'histoire véritablement commencer.